L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 25 MAI 1887. 60me Année

Dufour & Bonnel.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI, 25 MAI 1887

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes-Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix édoit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

L'alliance des fermiers des Etats-Unis.

L'Amérique—la République des Etats-Unis spécialement—est la patrie de l'association. L'union fait la force : telle est la devise que nous entendons partout proclamer en théorie, que, partout, nous voyons triompher dans la pratique. Les associations pullulent ici; il y en a de toutes les origines, de toutes les nationalités, de tous les noms, de tous les genres, pour tous les desseins, pour toutes les fins. La plupart ont pour base la bienfaisance, but charitable, humanitaire, qui les rend extrêmement respectables. Elles pourvoient à une infinité de besoins, soulagent une foule de misères, mais là se borne leur action. Elles vont au secours de beaucoup de maux, mais elles ne les empêchent pas de se reproduire. Au point de vue économique, elles sont parfaitement impuissantes et ce n'est pas à elles qu'il faut demander une amélioration dans le sort des travailleurs, à quelque classe que ces derniers appartiennent—car, des travailleurs, il y en a dans les campagnes, autant que dans les villes; au milieu des champs, autant que dans les fabriques; en chambre ou dans les bureaux, autant que dans les ateliers.

Mais si les Sociétés de bienfaisance laissent beaucoup à désirer, au point de vue du progrès économique, elles ont été bien utiles; elles sont devenues le point de départ, le modèle des autres associations qui sont venues ensuite et que nous appellerons professionnelles. Celles-ci ont pour but de grouper chaque classe de travailleurs, dans un but général, en vue de défendre les intérêts de la classe, de la totalité de leurs membres contre une concurrence qui surgit ou une domination qui menace. Quelquefois même, elles s'universalisent et englobent tous ou presque tous les corps de métier, dont elles font une armée pour résister plus sûrement aux forces qui cherchent à s'imposer à elles et à les dominer.

Les associations professionnelles sont un des besoins les plus impérieux de notre temps; elles sont le résultat obligé de la situation qui a été faite aux Etats-Unis par l'exercice complet et sans frein de la liberté qui a été accordée à tous, sans aucune restriction, par la loi fondamentale.

L'humanité est pleine d'infirmités, de contradictions, d'inégalités. Vous trouvez, chez elle, des vertus qui sont un principe d'infériorité, des vices qui deviennent la source de la supériorité. Il y a des intelligents et des pauvres d'esprit, des hommes instruits et des ignorants, des ruses et des colombes, des forts et des faibles. De la libre lutte entre ces deux grandes catégories, il doit résulter, presqu'inévitablement, la victoire de la première sur la seconde. Les vainqueurs se ligueront, ils mettent en commun leurs intérêts, s'organisent de puissantes compagnies qui dominent le monde du travail et ont la prétention de régler, à leur gré, les salaires; ils forment, en un mot, ce qu'on appelle les monopoles, dont tourmilent aujourd'hui les Etats-Unis.

On fait à l'Union américaine un reproche d'avoir laissé se développer dans son sein cette plaie du monopole. On a tort, à nos yeux. C'est pour la première fois, dans l'histoire, qu'une grande société économique qui n'était dominée par aucune tradition, qui n'était soumise à aucune entrave, restes du passé, s'est fondée sur le principe pur de la liberté. Il est bon qu'en se développant, elle mette à nu ce qu'il y a de faux et de défectueux dans le libéralisme livré à lui-même. C'est une grande et salutaire leçon donnée à l'humanité; nous espérons que le monde en saura tirer profit.

Le monopole existant, il devait, fatalement, porter ses conséquences; fatalement aussi, ceux qui en étaient les victimes devaient chercher à lui résister. Ne trouvant y réussir individuellement, ils l'ont fait collectivement. De là, les associations que nous voyons surgir et se mouvoir devant nous, et qui ont pour objet de faire contre-poids au monopole, basé sur le capital, et d'en réprimer les excès.

Il ne faudrait pas s'effrayer de l'extension que prennent les Sociétés de travailleurs. Elles feront nécessairement plus de bien que de mal. Par leurs résistances passives, elles empêchent le mal de s'aggraver, sans cesse; la misère d'augmenter outre mesure, jusqu'à ce qu'exaspérée par la faim et la dégradation, les populations se livrent à des fureurs lamentables et provoquent un cataclysme.

Dirigeons, modérons, tant que nous le pouvons, ces soupapes de sûreté, mais gardons-nous de les supprimer: elles nous sauvent de bien des calamités, elles préviennent les révolutions.

De toutes les Sociétés professionnelles ou économiques, celles qui font le plus de bruit, qui se donnent le plus de mouvement, attirent, nécessairement, les regards; on s'imagine qu'il n'en existe pas d'autres, tout aussi intéressantes, et, peut-être, plus légitimes. On ne s'occupe guère que des travailleurs de fabriques, d'ateliers, de magasins; c'est vraiment à croire qu'il n'y a au monde que des manufactures et des maisons de commerce. Où est donc la grande industrie nourricière de l'humanité—l'industrie agricole? Qui s'en occupe? N'a-t-elle pas, elle aussi, de terribles luttes à soutenir?—luttes contre les éléments, luttes contre les accaparements, luttes contre les intermédiaires, luttes contre les compagnies de transport. Il y a là des millions d'hommes toujours courbés vers la terre, l'arrosant, la fécondant de leurs sueurs, pour en obtenir ce qu'elle peut donner, quelquefois davantage. Il se dépense, souvent, dans cette fourmilière de travailleurs obscurs, modestes, ayant l'horreur du trouble et l'amour de la paix, plus d'énergie, plus d'activité, plus d'esprit d'initiative que dans tout le monde industriel, mais ils sont disséminés dans de vastes habitations, dans de petits villages; ils n'ont pas, comme les ouvriers des villes, l'avantage de se trouver sans cesse en contact, du premier au dernier jour de la semaine et du matin au soir, pour se communiquer leurs besoins, poser combiner leur action, pour se prémunir contre une agression ou un empiètement. Pour se réunir, il leur faut presque toujours quitter, soit leur village, soit leur ferme, et s'en aller à nous ne savons combien de milles de distance. Leurs meetings, quand ils sont établis, ont lieu difficilement et à de rares intervalles. Voilà une classe de travailleurs assurément dignes de tous les intérêts, de toutes les sympathies. C'est d'eux, en définitive, que dépend l'alimentation de tout un pays. On sait ce qu'ils sont, ce qu'ils sont capables de faire. Nous défions que l'on cite un seul accaparement tramé par eux. Aussités la récolte faite, ils cherchent à la vendre, à la placer du mieux qu'ils le peuvent; aucune classe n'est moins disposée à expléiter la consommateur; aucune n'est plus exposée à être exploitée par les intermédiaires de toutes sortes.

Voyez les producteurs de l'ouest de la Floride: ils sont à la merci des compagnies de chemins de fer qui dévorent le plus clair de leurs bénéfices et les forcent de céder, à perte, le fruit de leur labeur. Voyez ceux de la Californie, ils étaient sous la même étreinte. Il leur a fallu fonder une bourse aux fruits et se procurer des trains spéciaux pour n'en être plus réduits à expédier leurs fruits à des conditions désastreuses.

C'est là ce que devraient faire nos planteurs et nos producteurs de fruits: s'entendre et combiner leurs expéditions de façon à échapper à la rapacité des compagnies de transport.

Aussi nous voyons, avec plaisir, se former, se développer, chez nous et dans les Etats environnants, non plus seulement des clubs plus ou moins nombreux, mais des groupes de clubs qui unissent leurs efforts, afin de résister à l'ennemi commun. Nous saluons la création de l'Alliance Nationale des Fermiers, qui prend de magnifiques proportions et permettra, bientôt, aux producteurs du sol, de n'être plus la proie des intermédiaires qui les ruinent, et nous ruinent nous-mêmes; car, en qualité de consommateurs, c'est nous, en définitive, qui subissons les conséquences de toutes ces exactions.

Dans le Texas, cette utile et bienfaisante Alliance comprend plus de 200,000 membres. En Louisiane, on en compte déjà plus de 10,000. On nous cite un comté du Texas qui a organisé un entrepôt basé sur le principe de la coopération. Des meetings ont lieu de toutes parts; c'est par milliers que s'y rendent les fermiers. Il en est ainsi dans tous les Etats—dans les Carolines, dans la Georgie, aussi bien que dans le Texas et la Louisiane. On y reçoit toutes les Sociétés, toutes les organisations—granges, clubs, Sociétés coopératives, tous ceux qui appartiennent, d'une façon ou de l'autre, à la grande industrie agricole. Puisse l'alliance des fermiers réussir et lutter avec avantage contre les abus dont ses membres sont les victimes! Elle rendra au pays encore plus de services qu'elle ne s'en rend à elle-même.

LOUISIANE.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St-Tammany, du 21 mai:

Nous avons eu, cette semaine, plusieurs excellentes pluies.

—Nous apprenons qu'il va bientôt s'élever, à Hossier City, un grand hôtel à trois étages.

—La laine continue à nous arriver en abondance. Il n'y a pas de meilleure contrée que la nôtre pour l'élevage du moutou et la production de la laine.

—La City Hotel et le Bank Place, de Covington, viennent d'être loués à des personnes de la ville.

—Le chemin de fer va maintenant jusqu'à trois milles, tout au plus, de distance d'Abita, et les travaux marchent rapidement. Dans quelques jours, il atteindra cette localité; maintenant, il continuera sa route jusqu'à Covington.

Un taste pavillon doit être, bientôt, construit à Hossier City. Il est destiné à abriter des milliers d'étrangers touristes qui doivent venir par le train d'inauguration.

—Nous apprenons qu'un ouragan, mêlé de grêle, s'est abattu dans le voisinage de Covington, mercredi dernier, mais on ne nous dit pas que la végétation en ait été le moins du monde endommagée. La saison est considérablement refroidi, pendant plusieurs heures, par suite de la grêle.

—Le gouverneur a nommé plusieurs citoyens recommandables pour représenter notre paroisse à la Convention des Fermiers, qui doit avoir lieu à Atlanta, Georgie, le mardi, 16 août. Ce sont MM. John L. Bernard, M. Allison, F. H. Deitrich et J. R. Hosmer, St-Tammany sera bien représentée, attendu que les délégués sont de vrais agriculteurs et des hommes pratiques.

—Les poteaux télégraphiques ont été placés jusqu'à Abita Springs et la ligne va, sous peu, fonctionner. Notre ligne téléphonique, qui n'a été d'aucune utilité, depuis quelque temps, attendu qu'elle avait été renversée et qu'elle semblait abandonnée, pourrait être relevée, à peu de frais, afin de placer Covington en communication avec les Springs. On devrait se mettre immédiatement à l'œuvre. Nous avons tout le matériel, il ne s'agit que de le lever. Notre localité en tirerait de grands avantages, dont elle est privée maintenant.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe-Coupée, du 21 mai:

Il y a eu un grand mouvement dans le commerce des pommes de terre, sur notre marché, dans la semaine qui vient de s'écouler.

On fait à l'Union américaine un reproche d'avoir laissé se développer dans son sein cette plaie du monopole. On a tort, à nos yeux. C'est pour la première fois, dans l'histoire, qu'une grande société économique qui n'était dominée par aucune tradition, qui n'était soumise à aucune entrave, restes du passé, s'est fondée sur le principe pur de la liberté. Il est bon qu'en se développant, elle mette à nu ce qu'il y a de faux et de défectueux dans le libéralisme livré à lui-même. C'est une grande et salutaire leçon donnée à l'humanité; nous espérons que le monde en saura tirer profit.

—Nous reçoivons même de M. de Bismarck de travailler à accréditer le bruit que l'Allemagne, tout en voulant la guerre, est dans les plus mauvaises conditions possibles pour l'entreprendre.

Pour retenir les sabres au fourreau, il suffit de répandre, que cette dite d'accrédite bien, de l'autre côté des Vosges.

INTÉRESSANT ET SURPRENANT.—Une intéressante découverte a été faite, ces temps derniers, aux environs de Breteuil, France, dans une exploitation appartenant à M. Pillard-Soulain, fabricant de produits réfractaires. Il s'agit d'un gisement de kaoliu, ou terre à porcelaine, qui paraît avoir une certaine étendue.

Autre découverte.

Il paraît que M. Morel, maître d'hôtel au Bec-Hellouin, France, en serfouissant des pommiers dans une cour qu'il possède, trouvait, à quelque distance, un trésor de la paix, mais on ne sacrifiera pas la liberté nationale.

"Pour ceux qui ne veulent pas la guerre, le patriotisme consistera doue à ignorer le procès en cours, afin de ne pas provoquer une explosion de l'amour-propre national, qu'on pourrait difficilement réprimer. Il n'aura jamais été plus vrai que le silence est d'or. Si on l'observe, le procès de Leipzig cessera d'être un danger pour la France."

Nous sommes avertis; et, comme dit le proverbe, un bon averti en vaut deux.

Ces dispositions des Allemands sont très commentées à l'étranger; voici comment on les juge, à Londres, qui n'est pas, en sa conviendra, le milieu le plus sympathique que puisse rencontrer la France:

"Je puis vous assurer, télégraphie au journal *Paris* un correspondant anglais, qu'au point de vue étranger, ce système de provocations incessantes de la part de M. de Bismarck, faites hypocritement, sous une certaine forme légale, ne sera pas inutile à la France.

"Petit à petit, l'attitude de l'Allemagne fait regagner à la France de grandes sympathies en Europe.

"Aujourd'hui, aux yeux de tous les étrangers, grâce aux divers discours de M. de Bismarck et aux semi-provocations allemandes, tout le monde commence à être sincèrement convaincu que c'est l'Allemagne qui cherche une guerre."

Cette opinion laisse préjuger celle qui domine dans les pays où, par intérêt ou par sympathie naturelle, on met la France au-dessus de l'Allemagne.

Que les Allemands mettent donc, sur la sellette, tant qu'il leur plaira M. Schœnbelé qui leur a "chappé". Leur vengeance toute platonique ne nous émeut guère.

Les magistrats du tribunal de l'Empire vont s'efforcer de représenter l'Allemagne comme envahie par les Français, sous le secret, tous les plans de l'armée allemande divulgués, l'Alsace et la Lorraine prête à s'insurger au premier bruit de la guerre et à faire cause commune avec l'armée française, à fusiller par derrière les troupes de l'Empire, etc....

A quoi nos ennemis espèrent-ils aboutir en s'engageant dans cette voie?

Nous avons contre l'Allemagne des armes infaillibles: le calme et le sang-froid.

Les puissances étrangères ne prendront pas, non plus, le change; elles savent bien que la paix ne court qu'un danger et que ce danger vient de Berlin.

Mais le procès de Leipzig aura pour conséquence de démoraliser les soldats allemands, d'enlever à ces troupes une confiance aveugle qui leur est indispensable pour aller au combat, et qu'il sera impossible de leur rendre, une fois qu'on aura proclamé, vrai ou faux, que les Français ont des intelligences innombrables dans le pays, et que la trahison dans le ressort des dispositions adoptées par M. de Moltke et le Staff-major, en vue de l'entrée en campagne et de la défense du pays.

Nous ne voyons, pour notre part, aucun inconvénient à ce que les Allemands vivent dans cet état d'esprit.

Nous remarquons même que